Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2005)

Heft: 1-2

Artikel: Le concept de théorie en sciences humaines : la théorie comme discours et sociolecte

Autor: Zima, Pierre V.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870105

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CONCEPT DE THÉORIE EN SCIENCES HUMAINES. LA THÉORIE COMME DISCOURS ET SOCIOLECTE

Presque toutes les théories contemporaines des sciences s'orientent vers les sciences de la nature qu'on appelle aussi «sciences exactes» ou «sciences dures»[1]. Même si ces sciences s'avèrent être moins dures que l'image choyée par un public crédule, elles continuent à être considérées comme des modèles que les sciences culturelles ou sociales devraient imiter.

Malgré tous les désaccords qui les séparent, Popper et Kuhn tendent à considérer le mot «science» comme étant synonyme de «science exacte» ou «science naturelle». Leur discipline préférée semble être la physique, d'ailleurs. En même temps, ils attendent des sciences sociales ou culturelles qu'elles suivent le chemin balisé par les sciences exactes qui mène à ce que Kuhn appelle la «science normale».

Or, nous savons ce que Popper attend, depuis la publication de sa *Logique de la découverte scientifique* (1934), de toutes les théories scientifiques: elles doivent formuler des hypothèses intrépides, mais réfutables, des hypothèses qui peuvent échouer, lorsqu'elles sont confrontées aux faits. Son critère de réfutabilité ou de falsifiabilité, appliqué avec succès dans les sciences exactes comme la physique, a pourtant l'air d'être inapplicable dans le domaine des sciences sociales ou dans le contexte de la critique littéraire.

L'un des premiers à s'en rendre compte fut probablement le sociologue Jean-Claude Passeron. Dans son livre *Le Raisonnement sociologique* qui porte le sous-titre *L'espace non-poppérien du raisonnement naturel* (1991), il cherche à démontrer que le langage sociologique ne saurait être séparé des intérêts, des conflits et des idiosyncrasies du langage quotidien et qu'il n'est donc pas comparable aux

---

[1] Cf. *Sciences dures? Critique*, juin-juillet 2002.

langages artificiels des sciences de la nature. À la fin de son ouvrage, il constate, entre autres: «La mise à l'épreuve empirique d'une proposition théorique ne peut jamais revêtir en sociologie la forme logique de la "réfutation" ("falsification") au sens poppérien» (1991: S. 359). Pourquoi? Passeron explique:

> Entre des groupes qui parlent du monde dans un langage différent, l'épreuve empirique ne tranche rien, elle n'est pas fondée sur des protocoles définissant identiquement les rapports sémantiques entre observations et interprétations conceptuelles. Les protocoles supposent des conventions faisant correspondre des états de choses et des énoncés (1991: 359).

Nous avons donc affaire, dans les sciences sociales et culturelles, à des problèmes socio-sémiotiques qui ne se posent pas de la même façon dans le domaine des sciences exactes (de la physique, de la cristallographie ou de l'informatique).

Comme Popper, Niklas Luhmann, qui se réfère surtout aux sciences de la nature, semble ignorer ces problèmes lorsqu'il affirme dans son étude monumentale sur la «Science de la société» (*Die Wissenschaft der Gesellschaft*, 1990) que le système scientifique est constitué par l'opposition fondamentale *vrai/non vrai* (*wahr/unwahr*). Mais en même temps, il doit admettre que les théories sociologiques les plus connues — celles de Max Weber ou de Talcott Parsons, par exemple — n'ont jamais été réfutées (Luhmann 1990: 240 & 702). Sa propre théorie des systèmes a suscité de nombreuses controverses sans qu'on puisse dire, pourtant, qu'une partie de cette théorie ait été réfutée. Les théories sociologiques sont-elles toujours vraies?

Quoi qu'il en soit, elle semblent être irréfutables. Il en va de même des théories de la littérature. Gérard Genette a beau critiquer la psychocritique de Charles Mauron; jusqu'à présent, sa critique n'a convaincu que les adeptes de son esthétique autonomiste, c'est-à-dire les membres d'un groupe restreint et assez bien circonscrit. Inversement, les objections adressées à la narratologie de Genette n'ont convaincu que les critiques eux-mêmes et les groupements dont elles sont issues. Passeron a donc raison d'attirer notre attention sur l'importance des collectivités scientifiques dans le domaine des sciences culturelles et sociales.

1. Situation socio-linguistique, sociolectes et discours

J'aimerais prendre comme point de départ une thèse qui renoue avec la critique de Passeron et résume mon principal argument: *Dans les sciences sociales ou culturelles, les langages de groupe théoriques ne*

sont pas des langages artificiels ou neutres (comme dans le domaine des sciences exactes), mais des langages qui articulent des positions et des intérêts idéologiques repérables aux niveaux lexical, sémantique et narratif et qui sont étroitement liés aux antagonismes de la vie quotidienne. Pour éviter des malentendus, je me dépêche d'ajouter que les sciences naturelles sont aussi parsemées de dissensions et de conflits que les sciences sociales; mais leurs langages ne sont pas idéologiques: ni au niveau lexical ni au niveau sémantique ou narratif. Ce fait élémentaire est escamoté dans les travaux de Barry Barnes et David Bloor autant que dans ceux de Karin Knorr-Cetina (1984 & 2002) qui affirme tout simplement que les sciences de la nature connaissent autant de conflits d'interprétation que les sciences herméneutiques ou sociales. Mais cet argument n'est, selon moi, pas pertinent (Zima 2004, chap. 3).

On décèle, au premier abord, des ressemblances frappantes entre les langages des sciences sociales (culturelles) et ceux des collectivités religieuses, politiques ou littéraires. Les auteurs qui les produisent individuellement ou collectivement articulent, bien entendu, certaines intentions, c'est-à-dire des idées et des intérêts plus ou moins repérables à la surface des textes en question. Mais ce qu'ils expriment dans leurs discours est toujours déjà une réaction ou une réponse à d'autres discours présents ou passés qui sont cités, développés, critiqués, parodiés, démembrés et recomposés. Avec Bakhtine et Volochinov je dirai donc:

> Dans la réalité, ce ne sont pas des mots que nous prononçons ou entendons, ce sont des vérités ou des mensonges, des choses bonnes ou mauvaises, importantes ou triviales, agréables ou désagréables, etc. *Le mot est toujours chargé d'un contenu ou d'un sens idéologique ou événementiel* (1977: 102-103).

Chez Bakhtine et Volochinov, nous avons donc affaire à une représentation ou plutôt construction dialogique de ce que j'appelle — en suivant quelques travaux de Bakhtine — la *situation socio-linguistique*.

Qu'est-ce que la situation socio-linguistique? C'est une constellation historique, dynamique de langages dont chacun articule des intérêts de groupe particuliers en interagissant de manière affirmative ou critique avec les autres. C'est cette interaction de langages qui finit par changer le système de la langue qui n'est pas une unité statique, mais une structure en mouvement au sens des structuralistes tchèques (Mukařovský 1966: 109-116). La théorie bakhtinienne de la langue est donc elle-même une réaction dialogique et polémique à la

linguistique synchronique de Saussure qui n'a pas l'air de tenir compte du fait que la parole en tant que discours n'est pas tout simplement une application des règles du système, mais qu'elle finit par changer celui-ci en changeant sa sémantique.

À l'heure actuelle, nous sommes parfaitement conscients du fait que c'est en réagissant aux langages qu'ils critiquent que le marxisme, l'existentialisme, la psychanalyse et le féminisme constituent leur identité sociale et linguistique. En luttant pour leur identité, ces langages et les groupes qui s'en servent finissent par transformer le système de la langue. Avec l'apparition du marxisme, le mot «bourgeoisie» a perdu son innocence et ses connotations révolutionnaires; le mot «situation» peut, même à l'heure actuelle, acquérir des connotations existentialistes et, dans le mot «refoulement», ses vieilles significations (par ex. «faire reculer», «interdire l'accès») ont été au moins partiellement «refoulées» au profit du sens psychanalytique. Enfin, le féminisme n'a pas encore fini de changer nos langues européennes en imposant des innovations: par exemple «écrivaine» que mon ordinateur s'obstine à souligner en rouge.

Mais cette dynamique de la langue sur laquelle insistent à juste titre Bakhtine et Volochinov n'existe que grâce aux conflits qui opposent les groupements sociaux les uns aux autres en leur faisant articuler leurs intérêts économiques, politiques ou esthétiques. Pensons aux formalistes et aux futuristes russes qui s'opposaient aux positivistes, aux symbolistes et aux marxistes en créant tout un vocabulaire d'avant-garde dont nous disposons encore aujourd'hui. Pensons aux différentes situations socio-linguistiques dans le domaine francophone où le surréalisme s'oppose au réalisme, l'existentialisme à l'hégélianisme et le Nouveau Roman — avec le structuralisme — à l'existentialisme et son humanisme anthropomorphe. Dans tous ces cas, les innovations lexicales et sémantiques ont fait naître de nouveaux discours qui se définissent surtout négativement, c'est-à-dire par opposition aux discours anciens.

J'ai choisi des exemples situés aux confins de la littérature, de la philosophie et de la politique pour montrer à quel point ces formations discursives sont enchevêtrés, inséparables et à quel point il est erroné de parler — comme le faisaient les formalistes russes dans le contexte littéraire, comme le fait Imre Lakatos dans un contexte scientifique — des «influences» politiques ou sociales «sur» la littérature, la philosophie ou la science humaine. Les discours philosophiques, littéraires ou sociologiques ne subissent pas mécaniquement des influences: ils *sont* sociaux ou politiques au plus haut degré dans la mesure où

ils absorbent (consciemment ou inconsciemment du point de vue des auteurs) des langages non philosophiques, non littéraires et non scientifiques. Le problème des formalistes littéraires, philosophiques ou scientifiques consiste à ignorer cette interaction permanente de langages sociaux dans des situations socio-linguistiques changeantes.

2. *Le Sociolecte*

Pour ne pas parler de manière trop abstraite de «langages», j'appelle les langages de groupe qui interagissent dans une situation socio-linguistique des *sociolectes*. Dans le monde francophone, ce mot a été introduit par Greimas qui s'en sert pour désigner un langage professionnel «spécialisé» (1976: 53-54). J'ai proposé d'élargir l'extension sémantique de ce concept pour augmenter son poids théorique et le définis comme *représentation linguistique de positions et d'intérêts socio-historiques des différents groupements sociaux*. En simplifiant quelque peu, on dira qu'un sociolecte a trois dimensions: 1. *le répertoire lexical* (particulier à un groupe ou à plusieurs groupes); 2. *le code* en tant que fondement sémantique du sociolecte (en tant que taxinomie); 3. *les structures discursives* (les mises en discours) réalisées par des sujets individuels ou collectifs dans le cadre d'un sociolecte donné (préexistant aux sujets parlants).

Disons tout de suite que le sociolecte n'est pas un objet que l'on trouve «dehors», quelque part dans le monde social, mais une construction théorique en tant que type idéal ou modèle. Un sociolecte religieux, idéologique ou scientifique n'existe presque jamais à l'état pur, dans la mesure où il s'agit d'une structure ouverte qui communique sans cesse avec d'autres sociolectes dont elle absorbe des éléments plus ou moins importants: des unités lexicales, des phrases ou des séquences narratives.

Le répertoire lexical d'un sociolecte a une valeur symptomatique: en parlant de la «plus-value», du «champ littéraire», du «refoulement» ou de «systèmes autopoïétiques» (au sens de Luhmann), un locuteur ou une locutrice se réclame implicitement d'un sociolecte en tant que langage collectif. Pourtant, un sociolecte est bien plus qu'un vocabulaire ou un répertoire lexical. Il est en même temps un répertoire sémantique ou un code: un ensemble de distinctions et d'oppositions codifiées permettant aux locuteurs de s'orienter dans leur secteur de la situation socio-linguistique. En codifiant l'univers linguistique, le sociolecte décide de la *pertinence* ou *non-pertinence* de certaines distinctions ou oppositions sémantiques.

Luis J. Prieto définit les fondements du sociolecte, lorsqu'il remarque à propos du rôle de la pertinence:

> Le point de vue d'où résulte la pertinence de la façon dont on conçoit un objet est toujours apporté par le sujet. Mais, faut-il ajouter immédiatement, par un sujet faisant partie d'un groupe social, où ce qu'on peut appeler un «pouvoir symbolique» confère une certaine légitimité à des points de vue déterminés (1975: 148).

On trouve des arguments analogues chez des auteurs anglais comme Halliday (1978, chap. 3) et Stubbs (1994: 10).

On dira donc avec ces auteurs que la pertinence sémantique est toujours idéologique. Ainsi l'opposition *sexe/gender* n'est pertinente que dans certains sociolectes, tout comme l'opposition *conscient/inconscient*, *automatisation/désautomatisation* ou *capital constant/capital variable*, etc. Il est évident que toutes ces distinctions et oppositions sont liées à un certain répertoire lexical et sémantique, donc à un sociolecte.

Ce répertoire constitue le fondement de tous les parcours discursifs (narratifs) que les locuteurs d'un sociolecte produisent dans le cadre de leur langage collectif. Le sociolecte en tant que répertoire est ouvert et peut engendrer un nombre infini de discours en tant que séquences narratives. Ainsi chaque locuteur du sociolecte psychanalytique peut produire un nombre illimité de discours analytiques plus ou moins originaux et chaque locutrice peut tenter d'orienter ce langage collectif vers un sociolecte féministe plus ou moins radical. Par sa pratique discursive particulière, elle contribue au changement du sociolecte et à sa réorientation vers d'autres langages, vers d'autres intérêts.

À ce niveau, un sociolecte peut être défini comme une *constellation ouverte de discours réels et potentiels*, dont le nombre est illimité. En construisant son discours personnel, particulier, chaque locuteur contribue à la transformation graduelle du sociolecte féministe, psychanalytique, marxiste, libéral ou anarchiste. Autrement dit, nous changeons la langue en parlant.

3. Intertextualité et subjectivité: subjectivité et théorie

Dans la plupart des cas, cette transformation se produit au niveau de l'intertextualité. La notion d'intertextualité est d'origine dialogique et bakhtinienne. Elle a été introduite, dans ce contexte, par Julia Kristeva qui écrit à propos du théoricien russe: «Bakhtine situe le texte dans l'histoire et dans la société, envisagées elles-mêmes comme textes que l'écrivain lit et dans lesquels il s'insère en les écrivant» (1969:

144). De ce point de vue, la littérature, l'idéologie et la théorie — sociologique, sémiotique ou littéraire — apparaissent comme des expériences intertextuelles qui constituent le Sujet individuel et collectif, tout en lui permettant de se construire lui-même en décidant en faveur ou contre une certaine *pertinence* (au sens de Prieto).

La subjectivité individuelle ou collective se constitue d'abord dans le cadre d'un ou de plusieurs sociolectes et sur le plan de l'intertextualité. Dans ce contexte, toute conception déterministe du Sujet (comme étant formé par une sociolecte idéologique ou autre) est aussi erronée qu'une conception idéaliste ou volontariste qui représente le Sujet comme étant absolument libre. Disons plutôt qu'un Sujet individuel se constitue dans une situation socio-linguistique dans et par rapport à un certain nombre de sociolectes religieux, idéologiques, littéraires ou théoriques.

Ces processus de socialisation sont bien connus: quand on est jeune on tend à s'identifier avec un sociolecte idéologique, philosophique ou scientifique; avec le marxisme, l'écologie ou le féminisme; avec les existentialistes, la sociologie de Bourdieu ou Touraine ou la phénoménologie. Plus tard, on adopte une attitude critique, on commence à prendre ses distances, à comparer, à combiner des langages collectifs, etc. Déterminisme et liberté sont donc deux moments complémentaires dans la genèse sociale et linguistique du Sujet individuel. Paul Valéry résume la dialectique entre ces deux moments apparemment incompatibles en deux phrases: «Le langage me subit et me fait subir. Tantôt je le plie à ma vue, tantôt il transforme ma vue» (1973: 601).

Dans ce qui suit, j'aimerais définir la position du Sujet théorique dans son discours qui est toujours aussi un discours idéologique appartenant à un sociolecte. Dans le contexte des sciences sociales et culturelles, tous les discours théoriques sont *en même temps des discours idéologiques*. Et il appartient au Sujet d'énonciation de tracer une ligne de démarcation entre idéologie et théorie au niveau discursif. Car c'est à ce niveau qu'il faudrait définir la «théorie» en sciences humaines.

«À quoi sert une théorie de la théorie?» — pourrait-on se demander. Pour répondre à cette question, qui semble tout à fait légitime au premier abord, il suffit de renvoyer à quelques définitions existantes du concept de théorie. La plupart de ces définitions semblent être insuffisantes étant donné que leurs auteurs définissent la théorie comme «un système de phrases ou de propositions».

Même des sémioticiens comme Greimas et Courtés se contentent, dans leur *Dictionnaire raisonné*, de définir la «théorie» comme «un

ensemble cohérent d'hypothèses, susceptibles d'être soumises à la vérification» (1979: 394). Ce n'est pas dans le *Dictionnaire* mais dans *Sémiotique et sciences sociales* et dans Landowski 1989 (chap. 3) que l'on trouve une définition discursive du concept de théorie: *la théorie en tant que discours*.

Je renoue avec les travaux greimasiens pour définir l'idéologie et la théorie comme des sociolectes et comme deux types de discours qui s'avèrent être, en fin de compte, incompatibles.

Je commence par une définition concise du concept d'idéologie: «L'idéologie est un discours fondé sur un répertoire lexical, les oppositions et les classifications sémantiques et les modèles actantiels d'un sociolecte». Cela veut dire que l'idéologie est fondée sur une pertinence sémantique à partir de laquelle son Sujet d'énonciation raconte la réalité littéraire, sociale ou historique. Sa structure ne peut être comprise que dans un contexte dialogique ou intertextuel, car chaque discours idéologique (en tant que sociolecte) articule les intérêts d'un groupe social particulier et s'oppose donc aux définitions, classifications et narrations des groupes voisins avec lesquels il coexiste dans une situation socio-linguistique et historique donnée.

À ce niveau, le discours idéologique ne se distingue en rien du discours théorique qui peut être défini de la même façon.

Le dépassement critique et théorique de l'idéologie n'est possible que si l'on propose une définition négative de l'idéologie:

> Issu d'un sociolecte particulier, l'idéologie est un discours régi par le dualisme (la dichotomie) et par l'antagonisme narratif entre un Sujet et un Anti-Sujet. Son Sujet d'énonciation est incapable de réfléchir sur son faire sémantique (taxinomique), syntaxique et narratif et de l'envisager comme objet d'une discussion ouverte. Il tend à considérer son discours comme le seul discours possible (comme vrai, naturel ou allant de soi) et à l'identifier de façon monologique avec tous ses référents réels et potentiels.

Cette nouvelle définition de l'idéologie signifie concrètement que nous devons travailler avec *deux concepts complémentaires d'idéologie* en tant que structure linguistique: dans le premier cas, «idéologie» sera considérée comme un langage collectif sous-jacent à toute théorie en sciences humaines; dans le second cas, elle sera envisagée comme un discours monologique, dualiste qui s'identifie à ses objets et à la réalité tout court, faisant ainsi obstacle au dialogue théorique.

Bien qu'il soit impossible de dépasser l'idéologie au sens général du terme (en tant que théoriciens ou individus privés, nous adopterons toujours — implicitement ou explicitement — un certain point de vue

libéral, marxiste, féministe ou conservateur), il semble parfaitement possible d'éviter les mécanismes dualistes et monologiques de l'idéologie au sens négatif ou critique du terme. Il est même indispensable d'éviter ces mécanismes pour permettre à la théorie de se constituer dans un dialogue critique et autocritique.

Or la présence de l'idéologie (au sens négatif du terme) dans la critique littéraire continue d'empêcher celle-ci de devenir une théorie et d'entamer un dialogue sérieux avec les sciences sociales. Même les penseurs de la déconstruction qui se présentent souvent comme les seuls critiques sérieux de la métaphysique et du «logocentrisme» et comme les seuls défenseurs du sens multiple, ont l'air de croire que leur façon de lire la littérature est la seule possible et que les contradictions et les apories qu'ils construisent se trouvent *dans les objets*, dans les textes.

Ainsi le déconstructiviste nord-américain J. Hillis Miller affirme sans ambages: «La déconstruction n'est ni plus ni moins que la bonne lecture tout court» (1987: 10). À son avis, les contradictions et les apories que trouve — ou construit? — le déconstructiviste sont *dans* le texte; elles font partie de l'objet: «L'illisibilité n'est pas située dans le lecteur mais dans le texte lui-même». Ailleurs, Miller ajoute: «Je dirai que ma lecture du poème de Yeats est juste et que tous ceux qui pensent de façon correcte (all right thinking people) adhéreront, si on leur donne le temps nécessaire, à ma lecture» (1991: 196).

Toutes ces affirmations sont idéologiques au sens négatif du terme: dans un premier temps, Miller identifie la déconstruction avec le discours vrai, «naturel»; dans un second temps, il attribue l'illisibilité, telle qu'elle a été définie par le discours de *sa* déconstruction, à l'objet littéraire lui-même; enfin, il identifie son discours de façon monologique avec l'objet, avec le poème de Yeats et affirme que tous ceux qui pensent correctement seront d'accord avec lui. Des opinions divergentes ne sont pas prévues. Car seul un fou refusera de s'identifier avec l'actant idéologique (mythique) «all right thinking people».

Face à ce monologue idéologique, il semble maintenant possible de proposer une définition du discours théorique qui renoue avec la définition négative du concept d'idéologie:

> Le discours théorique naît — tout comme le discours idéologique — dans un ou plusieurs sociolectes et articule, en tant que système de valeurs et de normes, un point de vue et des intérêts correspondants. Mais à la différence du Sujet d'énonciation idéologique, le Sujet théorique réfléchit sur sa genèse dans une situation socio-linguistique particulière et sur les mécanismes sémantiques,

> syntaxiques et narratifs de son discours afin de pouvoir éviter le dualisme sémantique (la dichotomie). Il révèle sa propre contingence et sa particularité et s'ouvre ainsi au dialogue avec d'autres discours théoriques. En même temps, il présente ses objets comme des *constructions* contingentes qui n'excluent pas des constructions concurrentes ou complémentaires issues de discours et de sociolectes complètement différents.

Mais qui rend possible cette réflexion critique et autocritique du Sujet théorique?

4. Interdiscursivité, ébranlement et dialogue

Retournons au point de départ où il était question du postulat de «falsifiabilité» («réfutabilité») théorique au sens poppérien du terme. Ce postulat s'est avéré inapplicable aux sciences humaines, dont les idéologies ou les engagements idéologiques (inséparables des discours théoriques) ne sauraient être réfutés. Toute tentative pour réfuter un sociolecte théorique (et idéologique) dans le cadre d'un autre sociolecte est vouée à l'échec. C'est un problème que Popper n'aperçoit pas, parce qu'il considère la société comme une multitude d'individus atomisés. Dans un compte rendu de la *Logique de la découverte scientifique* paru en 1935, Otto Neurath propose de remplacer la «falsifiabilité» par «l'ébranlement» d'une théorie: par ce qu'il appelle «Erschütterung» (1981: 638).

Or je pense qu'un tel ébranlement se produit lorsque deux théories hétérogènes — issues de sociolectes partiellement ou entièrement incompatibles — sont mises en rapport dialogique: dans une discussion, une comparaison ou une confrontation quelconque.

C'est une telle *confrontation de positions incompatibles, extrêmes* — du constructivisme de Glasersfeld et du réalisme de Lukács, de l'universalisme de Popper et du particularisme de Lyotard, de l'idéalisme de Habermas et du matérialisme de Foucault (Althusser, Pêcheux) — qui fait réfléchir tous les Sujets impliqués sur la structure et la genèse de leurs discours, sur la contingence de leurs positions et les processus sociaux et linguistiques qui engendrent leurs objets en tant que constructions possibles. Une telle confrontation finit par ébranler notre foi en une théorie particulière en révélant ses bévues, ses contradictions, ses défauts. C'est elle qui inaugure le dialogue théorique et amène les Sujets théoriques à *réfléchir* de manière autocritique sur leurs discours respectifs.

Essayez d'adopter cette perspective et de mettre en rapport la théorie des systèmes de Luhmann avec la théorie des champs de Bourdieu.

Vous découvrirez, entre autres, que Luhmann néglige toutes les hétéronomies mises au jour par Bourdieu: surtout les hétéronomies économiques et médiatiques auxquelles sont soumis les «systèmes» (ou les «champs»?) artistique et scientifique. Vous découvrirez en même temps le caractère problématique du concept de «système» et du concept de «champ», car ces deux concepts sont fondés sur des *pertinences* et des *taxinomies* assez instables: À quel «système» ou «champ» appartiennent les sciences sociales? Au système idéologique ou scientifique? Et le cinéma: fait-il partie du «système» ou «champ» artistique ou médiatique? Quelles que soient les réponses, elles ne pourront jamais être classées dans le cadre de l'opposition luhmannienne sous-jacente au système scientifique: *de l'opposition entre vrai et faux.*

Dans l'univers des sciences humaines, il est impossible de trancher ou de réfuter définitivement. Il semble possible, en revanche, *d'ébranler une théorie en la mettant en rapport dialectique et dialogique avec un discours et un sociolecte hétérogène: avec son antipode.* Ce dialogue entre des positions hétérogènes me semble être une alternative valable, dans le domaine des sciences humaines, à la «falsifiabilité» de Popper et au formalisme systémique de Luhmann.

Ajoutons, en guise de conclusion, que l'idée de Popper qu'il faut pouvoir mettre à l'épreuve une théorie scientifique reste valable. Pourtant, cette épreuve n'a pas lieu au niveau «intersubjectif», entre des individus atomisés, tels que les imagine un Rationalisme Critique enraciné dans l'idéologie individualiste du libéralisme, mais entre des sociolectes partiellement incompatibles. C'est précisément cette incompatibilité partielle des langages de groupe qui produit l'«ébranlement» dont parle Neurath.

Pierre V. ZIMA
Université de Klagenfurt

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BAKHTINE M. (V. N. Volochinov), 1977: *Le Marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Minuit.

GREIMAS A. J. 1976: *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.

GREIMAS A. J. & COURTÉS J. 1979: *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

HALLIDAY M. A. K. 1978: *Language as Social Semiotic. The Social Interpretation of Language and Meaning*, Londres, Edward Arnold.

KNORR-CETINA K. 1984: *Die Fabrikation von Erkenntnis. Zur Anthropologie der Wissenschaft*, Francfort, Suhrkamp.

—2002: *Wissenskulturen. Ein Vergleich naturwissenschaftlicher Wissensformen*, Francfort, Suhrkamp.

KRISTEVA J. 1969: *Sémeiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil.

LANDOWSKI E. 1989: *La Société réfléchie. Essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil.

LUHMANN N. 1990: *Die Wissenschaft der Gesellschaft*, Francfort, Suhrkamp.

MILLER J. H. 1987: *The Ethics of Reading*, New York, Columbia Univ. Press.

—1991: *Theory Now and Then*, New York/Londres, Harvester-Wheatsheaf.

MUKAŘOVSKÝ J. 1966: *Studie z estetiky*, Prague, Odeon.

NEURATH O. 1981: «Pseudorationalismus der Falsifikation (1935)», in R. Haller, H. Rutte éd., *Gesammelte philosophische und methdologische Schriften*, vol. II, Vienne, Hölder-Pichler-Tempsky.

PASSERON J.-Cl. 1991: *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.

PRIETO L. J. 1975: *Pertinence et pratique. Essai de sémiologie*, Paris, Minuit.

STUBBS M. 1994: *Discourse Analysis. The Sociolinguistic Analysis of Natural Language*, Oxford, Blackwell (1983).

VALÉRY P. 1973: *Cahiers I*, éd. établie, présentée et annotée par J. Robinson, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade.

ZIMA P. V. 2004: *Was ist Theorie? Theoriebegriff und Dialogische Theorie in den Kultur- und Sozialwissenschaften*, Tübingen/Bâle, Francke, Ch. III.